

ces scènes de Bohême, peintes d'une main si habile et mêlées d'un si riche esprit.

Eh bien ! j'aime mieux le roman que la pièce. Le premier acte était intéressant et faisait présager une série de scènes charmantes, mais le reste paraissait long, ennuyeux, fatigant, émaillé çà et là de petites entrevues gracieuses comme celles de Musette et de Marcel, sèches, comme celles de Durandin et de Rodolphe... — Et puis ce froid de la salle, voyez-vous, cela vous démontait plus que les acteurs.

Car, les acteurs jouaient toujours avec le même entrain, et nous devons leur en savoir gré.

Baptiste, le valet, un rôle un peu effacé, trouve en M. Francisque, un interprète inimitable.

M. Philippe, c'est Chaunard, Chaunard dans sa misère naïve, dans son délabrement joyeux, dans sa saissante originalité.

M. Montier représente Marcel, l'étudiant sans souci, cachant sous un air sérieux, un tempéramment frivole comme celui de son camarade quotidien.

Rodolphe (M. Boyer) a trouvé parfois les accents de l'homme de cœur, et M. Francesconi — Durandin — les insensibilités du créancier âpre et intraitable.

Musette (Mlle Henrimon) est la pure grisette. Mimi (Mme Francisque) la grisette honnête ; elle en a été récompensée par un beau bouquet.

En somme, le plus bel éloge qu'on puisse faire de toute la troupe, c'est qu'elle a joué sans s'apercevoir de la maigreure de la recette.

P.-S. — Cette représentation a été funeste à un spectateur. Peu préoccupé des charmes de la *Vie de Bohême*, il ronflait paisiblement entre deux bancs du parterre, sous le coup, sans doute, d'un dîner indigeste, lorsque l'œil d'un sergent de ville le surprit au milieu de son sommeil.

Bientôt notre homme fut désagréablement étonné en se voyant secoué par une main de sergent de ville qui le releva poliment et laida à passer la porte.

C'est au violon probablement que s'acheva la soirée de cet auditeur trop tranquille et trop indifférent.

1^{er} avril 1876.]

THÉÂTRE

LA VIE DE BOHÈME

Il faut vraiment que nos acteurs soient doués d'un courage sans exemple, pour débiter le moindre bout de rôle devant une salle aussi déserte que celle d'hier soir. Car il est vrai que le théâtre était vide, vide comme le cerveau d'un « conservateur. »

Le temps le veut ainsi ; la troupe fut-elle trois fois meilleure, le souffleur trois fois moins occupé, la pièce encore plus brillante, jamais, dans le cours d'un carême, les plaisanteries originales et spirituelles de Mürger ne triompheront des fredaines d'un moine.

C'est à peu près notre premier roman, le roman de Mürger, et vous les connaissez tous,